



SÉVERINE PARISSE

Qui sème le vent récolte le bonheur

ROMAN

Séverine Parisse

Qui sème le vent
récolte le bonheur

© Séverine Parisse, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4945-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma petite maman,

*Je n'ai eu qu'à m'inspirer de tes belles qualités pour construire la
personnalité du père de Simon. Le reste n'est que fiction.*

Qui sème le vent récolte le bonheur

*« Last thing I remember, I was running for the door, I had to find the passage
back to the place I was before. »*

Eagles, *Hôtel California*

« Papa, papa, tu es où ? »

J'ai 8 ans. Je cours à perdre haleine dans un labyrinthe sans fin, perdu, affolé, ne sachant plus quelle direction emprunter. Un labyrinthe dont on ne peut s'échapper, qui à chaque fois me ramène à son centre, symbole de la mort. Je ne suis pas Alice au pays des merveilles. Il n'y a ni lapin, ni reine de pique autour de moi. Et quitte à jouer au jeu des sept ressemblances, je me rapprocherais plus du petit Prince, ce petit garçon aux boucles blondes sur la pochette du 33 tours au son duquel je m'endors bercé par la voix de Gérard Philippe. Mais là non plus, pas de rose envoûtante auprès de moi, pas de ciel étoilé.

Je suis juste Simon, Simon au pays des cauchemars, avec ce rêve récurrent qui vient hanter mes nuits. Mes paupières sont si lourdes qu'elles m'empêchent de me réveiller malgré toute l'énergie que je puise au fond de moi pour revenir à la réalité.

Et là, au beau milieu du labyrinthe, c'est la chute. Une chute vertigineuse, effroyable, un trou noir, sans fond, sans mur auquel se raccrocher, qui m'aspire au plus profond des ténèbres. Je suis en nage, je me débats, plus un son ne réussit à sortir de ma bouche. Dans un dernier élan de vie, je tente d'attraper la main de mon père, de m'accrocher, de faire corps avec lui.

Et soudain, des paroles réconfortantes, rassurantes, pleines d'amour : « Je suis là, fiston. Ne t'inquiète pas. Je te tiens la main. »

Je me réveille en sursaut et en sueur, le cœur battant, une sensation d'oppression sur la poitrine. J'ouvre les yeux. Les battements de mon cœur ralentissent peu à peu lorsque je distingue enfin le visage de mon père penché au-dessus de moi, qui me sourit. Je sens le calme revenir en moi doucement. Je

suis sorti du labyrinthe. J'ai réussi. Enfin. Mais je sais que le nœud d'angoisse qui vrille mon ventre mettra du temps à s'estomper. Comme à chaque fois.

J'ai 18 ans. Je cours à perdre haleine dans un labyrinthe sans fin.

Encore ce foutu cauchemar, traumatisant, qui vient régulièrement hanter mes nuits et qui me laisse dans un état de sidération au petit matin. Mais maintenant mon père n'est plus là.

« Papa, que vais-je devenir sans toi ? »

CHAPITRE 1

« Il n'y a pas de hasard, que des rendez-vous. »

Paul Éluard

Parvis de La Défense, quartier des affaires. Il est près de 19 heures lorsque je descends les trente étages de la tour dans laquelle est installée la multinationale qui m'emploie, le bien nommé palais de la sueur. L'ascenseur est bondé comme d'habitude, empli d'un mélange de parfum et de sueur de fin de journée. Hommes et femmes, tous habillés de gris et de noir respectant le même code vestimentaire, regardent leurs pieds ou fixent un point imaginaire, de façon à ne pas croiser le regard du voisin. Nous travaillons tous dans un même but, partageant les mêmes open spaces impersonnels et pourtant personne n'échange une parole pendant les quelques minutes de la descente. Rien sur la journée passée ou la soirée qui se dessine. La parfaite indifférence. Et cela me convient très bien.

Alors que je passe le tourniquet de la porte de sortie, je fais un petit signe de la tête au vigile installé dans sa cage de verre et mets mon badge de sécurité dans la machine. Un dé clic sonore m'indique que je suis autorisé à sortir. Je ne peux m'empêcher à chaque fois de ressentir un sentiment de liberté. À peine franchi le seuil de l'immeuble, me voici aveuglé par le soleil couchant, et je reste quelques instants sans bouger, les yeux mi-clos, à profiter de la douce chaleur des derniers rayons sur mon visage. Le brouhaha de la place de La Défense m'écarte de cette pause méditative et me force à reprendre mes pas en file indienne dans la foule qui m'entoure.

Avant d'emprunter le long escalier qui va me mener six pieds sous terre, je m'arrête une dernière fois au pied de l'esplanade de la Grande Arche pour admirer la vue sur l'Arc de Triomphe. Je ne me lasse pas de cette photo tant prisée par les milliers de touristes qui parcourent la capitale. Le soleil termine de se coucher, laissant place à un ciel aux teintes orangées et rosées. Le fond de l'air est doux et invite à la déambulation. Peu m'importe de repartir avec au fond de ma mallette des tonnes de dossiers et de soucis en perspective, je garde le

sourire aux lèvres. Il flotte dans l'air la promesse d'une belle soirée.

Alors que je me dirige vers ma station de métro d'un pas nonchalant, je pense à la quantité de travail qui m'attend. Le mois de mai sonne la grande cérémonie de présentation des budgets au top management du Corporate. Le big boss à l'allure de Bill Clinton va bientôt quitter sa Californie en jet privé, accompagné de sa cour, pour entamer la tournée des capitales européennes au pas de course, afin de rappeler à tous la stratégie de l'entreprise, et surtout les résultats attendus. Le message rhétorique ? Chouchouter avant tout les actionnaires des fonds de pension, car selon l'adage, l'argent est le nerf de la guerre. Les visites d'usine sont donc prévues de longue date, et chaque direction est déjà prête à les accueillir en fanfare. Au programme : discours à rallonge revus et corrigés maintes fois, et petits fours cuisinés par les meilleurs chefs des différentes régions. Les directions financières sont également au taquet, prêtes à convaincre au mieux de la rentabilité de leur site en étalant des kilomètres de PowerPoint faisant la promotion de leurs futurs projets et des gains de productivité associés. On frôle la campagne électorale pour obtenir les deniers du siège social. Et c'est là que j'entre en jeu. Plus que trois petites semaines pour finaliser cette tâche colossale.

Mais à quoi bon me tracasser, là, maintenant ? Je m'en sortirai comme à chaque fois. Les soirées interminables, penché sur mon ordinateur, les week-ends de travail à répétition, tout cela compose aujourd'hui mon quotidien. Mais quelle importance ? Personne ne m'attend à la maison, pas de femme pour râler en raison de mes trop longues absences, pas de même pour me déranger au beau milieu d'une visioconférence. Le travail remplit ma vie et cela me convient parfaitement. Et puis ces quelques années d'expérience acquises auprès des Américains m'ont appris à ne plus céder au stress et à la panique.

Je choisis donc de ne plus y penser. En ce mois de mai 1997, l'heure est à la victoire. Ce soir, j'ai quelque chose à fêter et j'ai bien l'intention d'en profiter.

À 25 ans, me voici promu au grade de contrôleur financier Europe, après seulement trois années d'ancienneté dans la boutique. Une fois de plus, la méthode Travail, Charme et Politique a bien fonctionné. Ma promotion a été annoncée ce matin devant l'assemblée des cadres par le GM de la filiale France en personne. GM ou General Manager ou Grand Manitou selon les préférences. Raison invoquée ? Remaniement de la hiérarchie. Il faut dire que ma dernière présentation des indicateurs financiers quelques semaines auparavant a

pleinement convaincu ma direction. Il n'en a pas fallu plus pour qu'elle me confie, dès la rentrée prochaine, la gestion financière de nos filiales italienne, allemande et espagnole.

Profil bas de mon manager quand la nouvelle a été annoncée. Bien que doué pour masquer ses émotions, il a eu bien du mal à cacher sa surprise et encore plus sa déception, lui qui se voyait déjà occuper ces futures fonctions à l'international. Apprenant devant tous nos collègues que je l'avais coiffé au poteau, j'ai bien cru que ses phalanges allaient craquer tellement il serrait ses poings. Évidemment, pour arriver à cette promotion, j'ai un peu joué des coudes, lâché quelques fausses informations, usé de mon charme naturel pour obtenir des rendez-vous, mais au fond rien de bien méchant. Il est sûr qu'une fois de plus, je ne me suis pas fait un ami, mais peu importe. Ce sont les affaires, le monde tourne ainsi, pas de quoi en faire un scandale, et encore moins céder à une pseudo mauvaise conscience.

Alors que je ressasse ma victoire, j'aperçois mon reflet dans la vitrine du magasin des Quatre Temps. Costume Boss, Sebago lustrés, Ray-Ban aviateur. Je constate avec fierté ma parfaite panoplie de contrôleur financier. « Un chevalier sans peur et peut-être pas sans reproche » me dis-je alors, un sourire narquois aux lèvres. Moi, Simon Testud, je me sens comme le maître du monde, invincible !

Je souris aux buildings, je souris aux jupes des filles et je souris à la vie. J'accélère le pas, avançant la tête haute dans les rues de Paris, osant même desserrer le nœud de ma cravate. Si ma mère était présente, elle me dirait : « Tu es en train d'écrire les plus belles pages de ta vie, mon cher fils ! » Je laisse finalement tomber l'option métro et je décide de me rendre à pied à mon hôtel. Vingt petites minutes de marche ne me feront pas de mal, et avec tous ces repas d'affaires, je dois prendre soin de ma silhouette. J'approche de la trentaine, et il n'est pas question que je ressemble bientôt à la plupart de mes collègues, boudinés dans leur chemise cintrée. De la rigueur et encore de la rigueur. Je prends la bonne résolution de refaire du sport dès la présentation des budgets passée.

Après avoir filé deux euros au clochard assis en haut de l'escalator, histoire de me donner bonne conscience, je continue ma route sans un regard, la mèche au vent. Je ne suis pas le seul à avoir l'idée de profiter de cette soirée douce et lumineuse. Les Parisiens se bousculent sur les trottoirs et les terrasses des

restaurants se remplissent. Des odeurs de frites et de cigarettes flottent dans l'air. Au loin fusent les éclats de voix et les rires d'amis qui se retrouvent autour d'une bière à la sortie de leur travail. Sans aucun doute j'aime Paris à cette époque de l'année, lorsque les touristes chinois n'ont pas encore envahi les rues et qu'il y règne une vie de quartier comme dans n'importe quelle ville de province. Je m'y sens tout simplement chez moi, un heureux anonyme.

Enfin j'arrive au pied de mon hôtel, dans lequel je me suis installé à demeure. Pas moins de cinq étoiles, une façade à l'architecture haussmannienne, un design raffiné, et une vue unique sur la tour Eiffel. Le luxe dans toute sa splendeur. Ma chère mère était passée il y a quelque temps, non pas pour me voir, bien entendu, mais pour s'assurer de mon train de vie fastueux et en faire l'éloge auprès de ses amies. À l'entendre me répéter au creux de l'oreille : « Mon Dieu, mon chéri, quel chic ! Mais quel chic ! », j'avais été profondément agacé. Comme à chacune de nos rencontres. Mais je m'égare. Le portier me sort de mes pensées en me saluant avec un sourire de circonstance et en me gratifiant d'un « bienvenue monsieur Testud ». À peine franchi le seuil de la majestueuse porte d'entrée, il me semble entendre mon prénom au milieu du brouhaha de la réception.

— Hé Simon ! Simon ! Salut mon frère !

Cette voix, ce léger accent traînant, je les reconnaîtrais entre mille. Mon cœur s'emballe et une vague d'émotion envahit mon corps. Comment est-ce possible ? Suis-je en train de vivre une hallucination ? Mon ami d'enfance, mon ami de toujours. À peine ai-je le temps de me retourner, la tête bourdonnant de toutes ces questions, que Yécine se jette dans mes bras.

— Ben dis donc, mon Simon, t'es toujours aussi beau ! Quelle élégance !

Ses yeux pétillent et me renvoient toujours autant de tendresse que lorsque nous étions enfants. Je l'embrasse, je le serre, cela fait si longtemps, pas loin de cinq ans.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Il y a quelque chose dont je voudrais te parler, Simon.

— Rien de grave ?

— Ne t'inquiète pas. Laisse-moi d'abord te regarder.